

De la nécessité de l'histoire des sciences pour les études de philosophie des sciences*

I. INTRODUCTION

Autant le reconnaître en commençant et sans ambages: les historiens et les philosophes n'entretiennent pas toujours entre eux de bons rapports. Pour s'en convaincre, il suffit de rappeler le mot ironique que lança Lucien Febvre dans sa leçon d'ouverture au Collège de France: «Je me le suis souvent laissé dire, les historiens n'ont pas de très grands besoins philosophiques»¹. Cette méfiance réciproque se retrouve chez les historiens et les philosophes des sciences. Guy Beaujouan ne déclarait-il pas que si «l'histoire des sciences des philosophes est souvent plus intelligente que celle des historiens; elle n'est pas toujours, en tout, meilleure»²? Et Thomas Kuhn ne rappelait-il pas, dans un écrit autobiographique, que lorsque la philosophie fut, au début de sa carrière, son principal violon d'Ingres, avant donc qu'il ne s'adonne lui-même à l'histoire des sciences, il ne lui était «jamais venu à l'esprit que l'histoire en

* Précisons d'emblée que notre communication s'adressait à un auditoire très varié, constitué principalement de scientifiques et de philosophes, et non d'historiens de formation. Pour mener à bien cette réflexion, nous nous sommes notamment inspirés des travaux suivants: É. Meyerson, *Du cheminement de la pensée*, Paris: Librairie Félix Alcan, 1931; ID., *Identité et réalité*, Paris: J. Vrin, 1951; ID., *De l'analyse des produits de la pensée*, dans *Essais*, Paris: J. Vrin, 1936, pp. 106-151; ID., *De l'explication dans les sciences*, Paris: Payot et C^{ie}, 1921; H. Metzger, *Tribunal de l'histoire et théorie de la connaissance scientifique*, dans *La méthode philosophique en histoire des sciences: Textes 1914-1939* / réunis par Gad Freudenthal, [Paris]: Librairie Arthème Fayard, 1987, pp. 23-39; G. Gusdorf, *De l'histoire des sciences à l'histoire de la pensée*, Paris: Payot, 1977; Fr. Russo, *Nature et méthode de l'histoire des sciences*, Paris: Albert Blanchard, 1984; Th.S. Kuhn, *Relations entre l'histoire des sciences et la philosophie des sciences*, dans *La tension essentielle: Tradition et changement dans les sciences* / traduit de l'anglais par Michel Biezunski, Pierre Jacob, Andrée Lyotard-May et Gilbert Voyat, Paris: Éditions Gallimard, 1990, pp. 33-55 et L. Laudan, *La dynamique de la science* / traduit de l'anglais par Philip Miller, Bruxelles: Pierre Mardaga Éditeur, 1987.

¹ L. Febvre, *De 1892 à 1933: Examen de conscience d'une histoire et d'un historien*, dans *Combats pour l'histoire*, Paris: Librairie Armand Colin, 1953, p. 4.

² G. Beaujouan, *Alexandre Koyré, l'évêque Tempier et les censures de 1277*, in *History and Technology*, vol. IV, 1987, p. 429.

général, ou celle des sciences en particulier, pût présenter le moindre intérêt»³? Du reste, voilà qui se comprend lorsque l'on sait que l'image qu'il se faisait alors des historiens, et que, d'après lui, se font encore aujourd'hui la plupart des philosophes et des scientifiques, est celle de quelqu'un qui, laborieusement, s'attelle à collationner et à vérifier les faits du passé, pour ensuite les remettre dans un ordre chronologique.

Pourtant, les historiens se doivent de laisser là cette défiance qui, depuis l'appropriation comtienne de l'histoire des sciences, fait partie de leur mémoire collective⁴, tout comme les philosophes feraient bien de mieux s'informer sur l'exacte nature du travail de leurs collègues historiens. Historiens et philosophes des sciences sont en effet appelés à travailler ensemble. Notre propos tentera de préciser, en se basant sur les réflexions et les expériences vécues au sein de l'École épistémologique française, de quelle manière et dans quelle mesure ils ont besoin les uns des autres.

Nous nous interrogerons donc tout d'abord sur les besoins philosophiques des historiens des sciences, puis sur les besoins historiques des philosophes des sciences. Plus précisément, nous nous demanderons, dans la première partie, et ce ne sera là qu'un simple exercice d'école tant la réponse est évidente, si l'historien des sciences se doit de connaître l'histoire de la philosophie; puis, question plus délicate, s'il a

³ Th.S. Kuhn, *Relations entre l'histoire des sciences et la philosophie des sciences* (cf. note *), p. 33.

⁴ Si l'histoire des sciences existait bien avant Auguste Comte, il n'en reste pas moins qu'elle reçut, avec le positivisme, un nouvel élan. Il faut en effet mettre à l'actif du père de cette doctrine son insistance sur l'importance de l'histoire des sciences, aussi bien pour la science que pour la philosophie des sciences. Mais ce crédit accordé à notre discipline s'est bien vite retourné contre elle, dans la mesure où il a eu pour conséquence fâcheuse la mobilisation de l'histoire au profit de la doctrine positiviste des trois états. Aussi, dès sa (re)naissance, l'histoire des sciences fut-elle mise au service d'une doctrine philosophique et cette sujétion intellectuelle fut d'autant plus douloureusement vécue par les historiens qu'elle se marqua même dans les faits. Ce fut en effet le cristallographe Wyruboff, qui avait pour lui d'être un partisan du positivisme, qui fut nommé à la chaire d'histoire des sciences du Collège de France, en lieu et place de l'historien des mathématiques Paul Tannery, qui, lui, véritable historien des sciences, bénéficiait du soutien de la communauté scientifique internationale. Il suffit de lire, entre autres, Metzger, Canguilhem ou Koyré, pour s'apercevoir à quel point cette triste affaire a détérioré les rapports entre historiens et philosophes des sciences. Du reste, ce ne sont pas seulement les positivistes qui se sont emparés de l'histoire des sciences pour justifier leurs théories, mais aussi les scientifiques et les philosophes des sciences. On peut dès lors comprendre que, face à toutes ces utilisations idéologiques, la jeune histoire des sciences ait dû marquer avec force tout à la fois son territoire et son autonomie, d'où cette distance souvent marquée à l'égard des philosophes.

besoin, en tant qu'historien, de la philosophie des sciences des philosophes. Au préalable, et pour faciliter l'examen de cette seconde question, nous aurons opéré un détour consistant successivement à nous demander si, dans son propre travail, l'historien des sciences n'est pas amené à faire de la philosophie; si cette activité philosophique ne nuit pas à l'objectivité de son discours; pour enfin nous interroger sur l'origine de cette philosophie des sciences qui, nous l'aurons vu, sous-tend toujours l'œuvre des historiens. Dans la seconde partie, nous nous demanderons, inversement, dans quelle mesure le philosophe des sciences a besoin de l'histoire des sciences, que ce soit à titre de source d'inspiration ou d'instance de contrôle pour sa philosophie.

II. LES BESOINS PHILOSOPHIQUES DES HISTORIENS DES SCIENCES

1. *L'historien des sciences doit-il connaître l'histoire de la philosophie?*

L'historien des sciences doit-il connaître la philosophie et, plus précisément, l'histoire de la philosophie? Comprenons-nous bien, il ne s'agit pas de se demander si la connaissance de l'histoire de la philosophie est un «plus» pour l'historien des sciences, ni donc si elle constitue un complément appréciable à sa formation, ce dont, je pense, personne ne doutera, mais il s'agit de savoir si cette connaissance est indispensable au travail historique en tant que tel.

Marqué par la loi positiviste des trois états, le XIX^e siècle était enclin à répondre par la négative. En effet, en affirmant la succession historique des pensées métaphysique, théologique et scientifique, cette loi avait pour conséquence de les compartimenter et donc de déboucher sur une pratique historiographique au sein de laquelle l'histoire des sciences ne devait compter que des faits scientifiques. Tout au contraire, nous avons pris conscience aujourd'hui qu'il est impossible d'écrire, par exemple, une histoire de l'astronomie qui, ne voulant contenir que des faits astronomiques, négligerait les conceptions des astrologues sur l'influence des astres, les réflexions des philosophes sur la matière, le temps, l'espace et le mouvement ou les discussions des théologiens sur la création et l'éternité du monde⁵. Aussi pouvons-nous répondre, sans hésiter, que l'histo-

⁵ Pour illustrer ce propos, qu'il nous suffise ici de mentionner *Le système du monde* de Pierre Duhem et *Du monde clos à l'univers infini* d'Alexandre Koyré. Ce dernier auteur a d'ailleurs rappelé fort justement que si l'on est généralement bien conscient de l'influence de la pensée scientifique sur l'évolution de la philosophie, on oublie trop sou-

rien des sciences se doit de connaître l'histoire de la philosophie, et plus particulièrement les courants philosophiques de la période et du champ de recherche qu'il étudie, tellement sciences et philosophies sont imbriquées. Ce n'est d'ailleurs sans doute pas un hasard si l'un des historiens des sciences qui a le plus marqué l'historiographie contemporaine, à savoir Alexandre Koyré, était un historien de la pensée philosophique avant que de devenir un historien de la pensée scientifique.

2. *L'historien des sciences ne fait-il pas lui-même de la philosophie?*

Avant de nous demander si, de la même façon, l'historien des sciences se doit de bien connaître la philosophie des sciences, ouvrons une parenthèse consistant tout d'abord à déterminer si, dans ses recherches historiques, l'historien n'est pas amené à faire lui-même de la philosophie, dans la mesure où son travail exigerait de sa part, qu'il le veuille ou non, des choix de nature philosophique. La réponse se fera d'emblée affirmative, tant chacun est conscient que des préoccupations de cet ordre se posent lors du choix du sujet que l'historien se propose de traiter. Aussi poursuivons en établissant, par une brève évocation des problèmes inhérents à tout travail historique, que ces choix philosophiques ne se cantonnent nullement à cette étape préliminaire, mais réapparaissent tout au long de la recherche elle-même.

En effet, l'historien des sciences se doit de relater prioritairement les activités proprement scientifiques du savant qu'il étudie, aussi lui faut-il faire le départ entre ses activités scientifiques et celles qui ne le sont pas. Distinction sans doute nécessaire, mais assurément problématique, car elle requiert des critères de scientificité. Quels seront-ils? S'agira-t-il de nos critères actuels ou de ceux qui avaient cours à l'époque étudiée? Selon le choix opéré, nous aurons, par exemple, l'image d'un Kepler astronome, pratiquant l'astrologie sans beaucoup de conviction et à seule fin de gagner sa vie, ou bien, tout au contraire, celle d'un Kepler accordant autant de crédit à ses travaux astrologiques qu'astronomiques⁶. Est-il besoin de le préciser? Cette détermination par

vient l'influence inverse, pourtant aussi importante (cf. A. Koyré, *De l'influence des conceptions philosophiques sur l'évolution des théories scientifiques*, dans *Études d'histoire de la pensée philosophique* / par A. Koyré, [Paris]: Éditions Gallimard, 1986, pp. 253-269).

⁶ Voir à ce propos G. Simon, *Kepler: Astronome - astrologue*. [Paris]: Éditions Gallimard, 1979.

l'historien de ses critères de scientificité constitue pour lui une première opération éminemment philosophique.

À supposer ce premier problème résolu, l'historien se doit encore de faire le tri parmi les innombrables faits qui s'offrent à lui, afin de sélectionner ceux qui méritent d'être relatés. Une nouvelle fois se pose donc le problème des critères à utiliser. Bien souvent, en histoire des sciences, ce sera le savoir actuel qui servira de norme : parmi la multitude des expériences et des découvertes du passé, l'historien ne retiendra alors que celles qui annoncent la science contemporaine, tout comme il ne prêtera attention qu'aux théories restées valides de nos jours. De cette pratique historiographique, il résulte que seul le passé du présent est pris en compte, c'est-à-dire ce qui, du passé, se retrouve dans notre présent. Une telle utilisation du savoir actuel comme point de référence privilégié implique en réalité des options philosophiques et met en jeu, même si c'est sans le savoir, une philosophie de l'histoire : juger la science du passé à l'aune de la science actuelle, n'est-ce pas admettre un peu rapidement, lorsqu'on le fait sans réflexion critique préalable, que notre savoir s'identifie au *Savoir*, que nos petites vérités sont devenues la *Vérité*, bref, que nous sommes arrivés à la fin de l'Histoire ?

Ayant fait le départ entre les différentes activités du savant étudié et entre les innombrables faits disponibles, il importe encore à l'historien des sciences de déterminer l'importance relative qu'il accordera à ces différentes sources que sont pour lui les discussions théoriques, les cahiers de laboratoire, ou les livres du savant considéré. Une nouvelle fois, les choix opérés dénoteront des options philosophiques : n'y a-t-il pas tout lieu de penser que l'historien mettant au premier plan les cahiers de laboratoire ne partage pas la même philosophie des sciences que celui qui privilégie les discussions théoriques⁷ ?

Il apparaît donc bien que l'écriture d'un récit historique, loin d'être la juxtaposition objective de fiches factuelles, est, de part en part, une activité mettant en jeu des choix philosophiques. Aussi l'historien des sciences, fait-il, même lorsqu'il se cantonne dans son travail proprement historique, de la philosophie des sciences et même de la philosophie de l'histoire.

⁷ Gardons-nous cependant d'identifications hâtives assimilant les premiers aux empiristes et les seconds aux rationalistes.

3. *Cette activité philosophique n'est-elle pas dommageable?*

Cette constatation nous amène immédiatement à nous demander si l'historien des sciences ne devrait pas, afin de préserver l'objectivité de son discours, abandonner ou, tout au moins, réduire autant que faire se peut, cette activité philosophique? Pour le dire autrement, ne devrait-il pas chercher à remettre en pratique la fameuse formule de Leopold von Ranke nous invitant à «montrer purement et simplement comment les choses se sont produites»? Ne faudrait-il pas revenir à la pratique des historiens positivistes qui, eux, dit-on, racontaient les choses comme elles se sont passées?

Croire que les historiens positivistes aient pu arriver à cet idéal serait se leurrer. En effet, comme nous venons de le rappeler, dès que l'historien veut produire un récit, il doit lier ses notes, forcément détachées et incohérentes, pour en faire une suite d'événements continus. Or cette continuité qu'il a reconstruite est déjà une interprétation et requiert déjà des choix, de nature philosophique en l'occurrence. Aussi l'idéal d'un récit pur et simple des événements est, en réalité, un idéal impossible: dès lors qu'il y a récit, il y a interprétation, celle-ci pouvant être de nature historique, politique... ou, dans notre contexte, philosophique. De ce point de vue, la pratique des historiens actuels est plus satisfaisante que celle de leurs devanciers, dans la mesure où, eux au moins, sont conscients de cette activité interprétative et philosophique, quand les historiens positivistes croyaient, assez naïvement, pouvoir y échapper.

S'il n'y a donc pas lieu de regretter cet âge positiviste et sa prétendue objectivité historique, il ne faut pas davantage déplorer cette part interprétative, car elle est nécessaire, dans la mesure où c'est elle qui donne sens et consistance à l'histoire, et richesse, puisqu'elle colorie et singularise chaque récit historique. Ce n'est pas à dire, bien sûr, que l'historien des sciences peut arguer de cette incontournable part de subjectivité pour faire ce qu'il veut: sa déontologie lui impose d'opérer ses choix le plus consciemment possible, avec un maximum d'esprit critique et, bien sûr, sans faire violence aux textes.

4. *Origine de cette philosophie des sciences des historiens*

Arrivé à cette étape de notre réflexion, interrogeons-nous sur l'origine de cette philosophie des sciences qui, inévitablement, sous-tend l'œuvre historique des historiens des sciences.

Quoi qu'en disent souvent les historiens, qui prétendront qu'il s'agit là des conclusions, bien sûr légitimes, de leurs recherches historiques, nous savons déjà que ces prises de positions philosophiques n'émanent pas de ces recherches, puisqu'elles constituent, d'un point de vue logique, un prérequis à celles-ci. La considération de la biographie intellectuelle des historiens pourrait d'ailleurs venir confirmer cette affirmation, en établissant, de manière plus factuelle cette fois, l'antériorité de ces conceptions sur leurs recherches historiques. S'il semble difficile de spécifier les origines de ces opinions philosophiques —origines qui ne peuvent être que diverses et multiples: les études universitaires, les expériences professionnelles antérieures⁸, les lectures etc.—, il n'en reste pas moins que ces opinions se sont élaborées sur des bases à ce point diverses qu'il nous est interdit d'en situer la provenance exclusive dans les milieux de la philosophie des sciences.

Cette constatation de l'existence d'une philosophie propre aux historiens et indépendante de celle des philosophes nous conduit à distinguer la philosophie des sciences des historiens de celle des philosophes, dans la mesure où ces deux philosophies ne présentent ni les mêmes origines, ni les mêmes caractéristiques, ni le même taux de systématisation. De la même manière, nous serons bientôt amenés à distinguer la philosophie des sciences explicite des scientifiques de celle des historiens et des philosophes, voire de celle qui peut se dégager de leurs recherches concrètes. La prise en compte de ces distinctions est particulièrement importante dans la mesure où bien souvent la philosophie explicite des savants exprime, avec quelques retards, ce qui était la philosophie officielle des philosophes, quant celle des historiens reste en marge des préoccupations actuelles de ceux-ci.

5. *L'historien a-t-il besoin de la philosophie des sciences des philosophes?*

Ces différents points étant acquis, revenons à notre seconde question qui s'énonce maintenant comme suit: l'historien des sciences a-t-il besoin, en tant qu'historien des sciences, de la philosophie des sciences des philosophes?

⁸ N'oublions pas que Meyerson travaillait dans les laboratoires de chimie, avant que d'être épistémologue, que Duhem était un physicien-mathématicien, avant que d'être un historien des théories physiques et que Koyré s'adonnait à l'histoire des pensées philosophique et religieuse, avant de se réorienter vers l'histoire de la pensée scientifique.

Dès lors que l'historien a une philosophie qui, certes, n'est pas aussi précise, ni aussi développée que celle des philosophes, mais qui lui suffit à opérer les choix que nous avons évoqués, il semble qu'il nous faille répondre cette fois par la négative: si la littérature philosophique reste fondamentale pour la réflexion philosophique que pourrait nourrir l'historien, elle ne l'est pas pour sa recherche historique proprement dite. Ce n'est pas, bien sûr, déclarer que la philosophie des sciences est sans intérêt pour l'historien. Tout au contraire, il est évident qu'elle peut très utilement lui fournir des catégories et des questions et qu'elle peut affiner les concepts, souvent assez grossiers, dont il use dans le cadre de sa philosophie des sciences. De même, il est certain que l'historien des sciences aura grand avantage à bien connaître la philosophie des sciences des philosophes, lorsque l'auteur qu'il étudie s'inspire, ou du moins prétend s'inspirer, d'un tel courant philosophique. Enfin, il est indéniable qu'une bonne connaissance de la philosophie des sciences lui permettra de mieux dialoguer avec ses collègues philosophes et de mieux apprécier leurs travaux. Mais si l'on se cantonne au niveau de sa production historique, il faut bien reconnaître que l'historien des sciences féru de philosophie des sciences ne sera, en tant qu'historien des sciences, ni meilleur ni sans doute pire que celui qui n'en possède qu'un léger bagage.

III. LES BESOINS HISTORIQUES DES PHILOSOPHES DES SCIENCES

Inversement, examinons maintenant dans quelle mesure le philosophe des sciences a besoin de connaître l'histoire des sciences. Pour ce faire, nous procéderons en deux étapes: en aval du travail philosophique, nous envisagerons les apports de l'histoire des sciences en tant que source d'inspiration pour le philosophe; en amont, nous nous interrogerons sur la pertinence d'un recours à l'histoire des sciences en tant qu'instance de contrôle pour les conceptions philosophiques préalablement élaborées.

1. *Une source d'inspiration pour le philosophe des sciences?*

Le philosophe des sciences devrait-il tirer profit de l'histoire des sciences en tant que source d'inspiration pour l'élaboration de sa doctrine? Notre réponse sera résolument affirmative et pour argumenter ce

point, nous procéderons tout d'abord de manière indirecte, en soulignant les inconvénients et faiblesses des autres sources qui pourraient s'offrir à lui.

En effet, le philosophe des sciences désireux de percer les arcanes de la démarche scientifique pourrait tout d'abord se prendre lui-même comme objet d'étude et chercher ainsi à examiner les détours de sa propre pensée. Toutefois, Émile Meyerson s'est attaché, dans toute son œuvre, à montrer, d'une part, les difficultés de l'introspection, car il est difficile de s'observer pensant, et, d'autre part, l'impossibilité de tirer parti d'une «pensée à l'essai».

Le philosophe pourrait alors se baser sur les déclarations philosophiques des savants, puisque, eux aussi, se font, à l'égal des historiens, une philosophie des sciences qui leur est propre. Mais les origines de cette philosophie spontanée des savants sont aussi diverses que celles de la philosophie des historiens, de sorte que le philosophe qui se baserait sur de tels textes, croyant tirer parti des enseignements de leur activité de chercheur, ne récolterait en réalité, avec plus ou moins de bonheur, que les bribes de leurs lectures, de leurs années scolaires, de la philosophie ambiante ou de celle qu'il est de bon ton d'afficher... Cela ne signifie pas que ces propos ne présentent aucun intérêt, mais c'est souligner qu'il importe de bien distinguer, dans la philosophie implicite ou explicite des savants, les propositions dégagées de façon authentique de leur pratique de la science de celles qui trahissent seulement la philosophie exogène dont ils ont été imprégnés. Aussi la méthode la plus sûre consiste-t-elle à délaissier les déclarations philosophiques, voire méthodologiques des scientifiques au profit de l'étude effective de leurs recherches.

Pour étudier la science telle qu'elle se fait et non telle que les savants la disent, le philosophe pourrait fort bien se tourner vers la science contemporaine, sans donc devoir faire appel à l'histoire des sciences. Il nous faut bien reconnaître qu'une telle démarche ne souffre aucune critique et sera d'ailleurs fort profitable aux philosophes. Néanmoins, il apparaît que la considération de la science du passé est aussi utile que celle du présent et présente même, sur elle, certains avantages. Tout d'abord, l'histoire des sciences présente l'intérêt de faciliter notre étude de la démarche scientifique dans la mesure où elle nous offre un raisonnement qui, sous la difficulté du problème à résoudre, se déploie en quelque sorte au ralenti. Ensuite, la conception élaborée par le philosophe aura d'autant plus de chances d'être pertinente et adéquate qu'elle reposera sur une plus longue expérience historique, au lieu d'être une

extrapolation basée sur la seule situation actuelle. Enfin, dans la mesure même où la science du passé est passée et donc périmée, elle se laisse étudier avec plus d'impartialité, quand la science contemporaine, se présentant trop à nos yeux comme l'expression de la vérité, nous entraîne presque irrésistiblement par ses raisonnements, en raison de leur trop grande proximité avec notre intellectualité.

Par-delà l'introspection, la lecture des réflexions méthodologiques des savants et la considération de la science actuelle, il semble donc que ce soit l'étude du passé de la science qui puisse être la source d'inspiration par excellence des philosophes des sciences.

2. *Un instrument de contrôle pour la philosophie des sciences?*

Au terme du travail philosophique, le philosophe des sciences a-t-il encore besoin de l'histoire des sciences et plus précisément des verdicts qu'elle est susceptible de rendre? Les philosophes des sciences eux-mêmes ont souvent reconnu que, leur élaboration une fois terminée, le recours à l'histoire, en tant qu'instance vérificatrice de la justesse de leur conception, était une démarche non seulement utile, mais nécessaire. En réalité, cette conduite leur permettait surtout de conclure, non sans triomphalisme, que leur conception était la bonne, puisqu'elle pouvait désormais se réclamer de Clio. Il importe toutefois de se demander si l'histoire des sciences est à même de jouer ce rôle: peut-elle être ce tribunal qu'on nous dépeint parfois?

À l'encontre d'une telle thèse, il est possible de faire état d'au moins deux objections. La première, rappelée par Larry Laudan⁹, énonce qu'il ne saurait y avoir de véritable mise à l'épreuve, dès lors que l'histoire des sciences présuppose, comme nous l'avons vu, une philosophie des sciences. Comment serait-il en effet possible de demander à l'histoire de venir tester cette philosophie —dont, par ailleurs, elle se nourrit—, sans tomber dans un cercle vicieux, ni plonger dans une auto-corroboration automatique? La distinction que nous avons établie entre la philosophie des sciences des historiens et celle des philosophes permet, semble-t-il, de casser cette dépendance réciproque, puisque la philosophie qui doit être mise à l'épreuve est celle des philosophes et non cette philosophie des sciences des historiens que présuppose effectivement tout travail historique.

⁹ L. Laudan, *La dynamique de la science* (cf. note *), pp. 162-163.

La seconde objection tire profit de la présence de cette philosophie des sciences des historiens pour affirmer que l'histoire n'a pas l'objectivité nécessaire pour porter de tels jugements: l'œuvre historique ayant pour objectif de prouver la philosophie des sciences de l'historien qui l'a écrit, elle n'aurait pas le recul nécessaire pour apprécier la philosophie soumise à son examen et ne pourrait que renvoyer inlassablement l'image de la philosophie qui la sous-tend. Si cette critique n'est assurément pas dépourvue de pertinence, elle paraît cependant trop radicale. Les services que peut rendre l'histoire des sciences aux philosophes se situent à l'entre-deux: si Clio ne peut pas tout, elle peut néanmoins quelque chose.

Il sera aisé d'établir tout d'abord que l'histoire des sciences ne peut être ce tribunal qui rend des jugements sans appel. Pour ce faire, il suffit de noter que si l'histoire était réellement capable d'approuver ou d'infirmer telle philosophie soumise à son examen, la question serait résolue depuis longtemps et il n'y aurait plus que la «bonne» épistémologie. Or, il nous faut bien reconnaître qu'il existe une multiplicité d'épistémologies et que les philosophes continuent à disserter sur la théorie de la connaissance scientifique. La raison de cet état de fait provient de ce qu'aucune œuvre historique destinée à cautionner une philosophie de la science n'a paru entièrement démonstrative et n'a jamais su réduire au silence les adversaires de cette philosophie. Cela tient bien sûr à cette part de subjectivité présente dans le travail historique qui empêchera toujours l'historien de se prévaloir d'une objectivité absolue qui lui permettrait d'imposer ses conclusions aux philosophes: ceux-ci pourront toujours contester le travail historique qui leur est défavorable et invoquer les conclusions d'un historien dont la philosophie sous-jacente se rapproche davantage de la leur. Remarquons en outre que l'histoire des sciences ne pourrait, éventuellement, jouer ce rôle de tribunal que si l'Histoire était achevée, car notre connaissance du passé serait alors figée, à l'abri de toute nouvelle découverte et de toute remise en question. Tout au contraire, il faut bien observer qu'il y a une historicité incontestable de l'histoire des sciences: notre reconstruction historique n'est valable que sous réserve d'inventaire et peut toujours être bouleversée par la découverte de nouveaux faits ou de nouvelles théories scientifiques ignorées jusqu'ici.

Il ne faudrait pas pour autant en conclure que l'histoire n'a rien à dire aux philosophes. En dépit de sa subjectivité, elle est tout de même capable d'apprécier, dans une certaine mesure, leurs reconstructions.

En effet, la subjectivité de l'historien, qui vient de nous apparaître comme problématique, sera atténuée par sa volonté de comprendre le passé qui, de manière subséquente, conduira l'historien à se faire le contemporain des savants étudiés. Or cet effort de sympathie l'amènera tout naturellement à mettre entre parenthèses son propre savoir scientifique, en même temps que ses propres conceptions philosophiques. Certes, celles-ci n'en seront pas pour autant annihilées, mais ses collègues, qui ne partagent pas les mêmes opinions que lui, seront là pour tempérer ses conclusions, de sorte que les excès des uns seront corrigés par les manquements des autres et qu'il sera possible d'arriver à une certaine objectivité et à un certain consensus. C'est donc à ce consensus-là, à cet ensemble de travaux historiques, que devra être confrontée la philosophie des sciences des philosophes et non, bien sûr, à l'œuvre d'un seul historien. En effet, une reconstruction historique ne constitue jamais la preuve irréfutable de la justesse d'une philosophie des sciences, que celle-ci soit celle d'un historien ou d'un philosophe, mais une reconstruction historique, dans la mesure où elle repose elle-même sur des choix philosophiques, constitue une hypothèse de lecture, une manière de comprendre le passé, qui sera plus ou moins convaincante et que viendront amender ou nuancer les autres reconstructions historiques.

C'est donc de la confrontation des diverses œuvres historiques que peut se dégager si pas un verdict, du moins des leçons pour le philosophe. En effet, souhaiter que l'histoire puisse rendre un verdict, c'est supposer qu'il existe, parmi la multitude des philosophies des sciences, une conception qui soit la bonne et qu'on pourrait entièrement reprendre à son compte. Or aucune philosophie des sciences n'est entièrement satisfaisante, aussi les jugements de l'historien ne pourront-ils être que très ponctuels: aucune doctrine ne sera acceptée dans son entièreté et toujours le philosophe devra remettre son ouvrage sur le métier. De ce point de vue, les rapports entre historiens et philosophes des sciences peuvent être présentés comme un mouvement sans fin où le philosophe se doit d'affirmer et où l'historien se doit, tout aussitôt, de venir tempérer son propos.

IV. CONCLUSION

Lakatos déclarait: «La philosophie des sciences sans l'histoire des sciences est vide; l'histoire des sciences sans la philosophie des sciences

est aveugle»¹⁰. Cette formule présente l'intérêt de rappeler à quel point historiens et philosophes des sciences auront toujours besoin les uns des autres. Aussi ne faut-il pas hésiter à favoriser entre eux le dialogue, à condition toutefois que celui-ci reste inter- et non intra-disciplinaire, puisque ces deux disciplines aspirent à des buts et obéissent à des méthodologies radicalement différents. Cette formule omet néanmoins de signaler qu'il s'agit de rapports dont l'importance paraît dissymétrique: quand l'historien des sciences, qui ignorerait la philosophie des sciences des philosophes, n'en serait pas pour autant un piètre historien, il y a tout lieu de penser que le philosophe des sciences, qui ignorerait l'histoire des sciences, serait, lui, un philosophe de moindre valeur.

Institut supérieur de philosophie
14, place du Cardinal Mercier
B-1348 Louvain-la-Neuve

Jean-François STOFFEL,
Aspirant du FNRS.

RÉSUMÉ. — Bien sûr, «la philosophie des sciences sans l'histoire des sciences est vide et l'histoire des sciences sans la philosophie des sciences est aveugle» (Lakatos), mais cette formule célèbre ne méconnaît-elle pas l'importance dissymétrique de cette relation de dépendance réciproque? En effet, ne pourrait-on pas soutenir que les philosophes des sciences désireux d'arriver à une juste et saine philosophie des sciences ont besoin, pour ce faire, des travaux des historiens des sciences, bien plus que ces derniers n'ont besoin, pour leurs reconstructions historiques, des écrits des philosophes des sciences? Telle est la thèse, quelque peu provocatrice, que l'auteur tente de défendre: un séminaire ne doit-il pas être un lieu de débat?

ABSTRACT. — Of course, «the philosophy of science is empty without the history of science and the history of science is blind without the philosophy of science» (Lakatos). But does not this famous formula fail to recognize the importance of the dyssymetry of this relationship of mutual dependence? Could it not be maintained that the philosophers of science, in their search for a correct and healthy philosophy of science, need the works of the historians of science far more than the latter need the works of the philosophers of science for their historical work? This is the somewhat provocative thesis the A. attempts to defend: should not a seminar be a forum for debate? (Transl. by J. Dudley).

¹⁰ I. Lakatos, *History of science and its rational reconstructions*, in *Boston Studies in the Philosophy of Science*, vol. 8, 1971, p. 91.